

## Une affaire de présent et de présence

Il y a deux temporalités dans la littérature : une première dans l'écriture, rapide, qui actualise une présence immédiate au monde, puis, une deuxième, indéterminée et lente, quand l'écrit se détache vers sa permanence. Les deux sont contenues, et non pas confondues, dans une langue donnée.

Avec cela peut aussi venir une double question: est-on l'écrivain que l'on veut et quel besoin de définir l'écrivain que l'on est ?

Lorsque la Fondation Jan Michalski a publié une intervention que j'y avais faite en français sous la classification « littérature roumaine », un ami m'a demandé si cela me dérangeait. J'ai avoué ne pas m'être posé la question, puis nous avons eu une discussion passionnante sur la hiérarchie des langues littéraires. Il m'a recommandé de lire *La république mondiale des Lettres* de Pascale Casanova que j'ai également trouvé passionnant.

Mais tout ceci m'a semblé ne pas me concerner au final. L'écriture n'est pas uniquement question de langue, mais la recherche d'une situation limite, où au bord d'étouffer l'expression se fait. Dans toutes les langues se trouverait, je pense, cette généreuse flexibilité.

Pour moi, qui écris en français depuis quelques années tout en ayant le roumain pour langue maternelle, il s'agit de travailler une certaine périphérie linguistique.

Ce qui m'intéresse c'est de trouver un ton et un rythme propres à chaque recueil, à l'instar d'une collection d'images que je constitue au préalable de l'écriture. Il y a dans certaines images une étrangeté, que ce soit des peintures, des photos à moi ou glanées, qui me bouleverse. Puis l'écriture vient dans la langue qui est à portée, un peu à la traîne au début, puis de plus en plus assurément, avec ses rythmes et ses obsessions.

Je n'aurais pas pu écrire aussi librement en roumain, la langue de mes études, celle dans laquelle je suis sensée être « experte ». Par contre, le français ou l'anglais me permettent une certaine expérimentation étroitement liée à un apprentissage permanent et une possibilité d'étonnement que je ne suis pas tenue d'expliquer.

Je suis si étonnée quand je lis combien étrangère à elle-même et propre à son auteur est celle de Laurence Sterne, de Monique Wittig. J'aimerais aussi dire cela pour Witold Gombrowicz ou Tarjei Vesaas mais je ne me le permets pas étant donné que je ne peux les lire dans l'original.

La langue n'existe bien évidemment jamais seule. Elle est ce liant et ce véhicule vivant, électrique, ce qui me permet d'évoquer Mircea Cartarescu, auteur roumain dont l'œuvre me paraît résister admirablement à la traduction. Ce qui nous accueille sur le seuil est un vivier inimitable.

Je me demande si une langue étrangère devient un jour maternelle, car la langue dans laquelle on écrit est toujours hantée. Les canaux des langues qu'on connaît sont tous connectés au même moment et convoqués à des degrés différents dans l'acte d'écrire ou de lire.

Pour moi le roumain est toujours présent avec ses sonorités extraordinaires, ses cascades syntaxiques qui ont encodé mon oreille et mon appareil phonatoire. Dans mon prochain recueil à paraître aux Editions Unes, *Disparition initiale*, j'ai choisi de rendre ce soustrat évident en insérant des mots et des expressions du roumain.

L'anglais pour sa part me procure aussi une certaine aisance. Après lecture des poètes américains, par exemple, je n'ai qu'une envie, c'est d'écrire en anglais avec un plaisir renouvelé.

Plus qu'un choix de langue, il s'agit donc de concomitances, dans un cabinet de curiosités où chaque objet est secrètement relié à d'autres.

Je suis d'ailleurs à l'écoute de toutes les langues qu'il m'arrive de croiser, et il me semble que chacune pourrait devenir (un peu) mienne, mon outil de travail. Je ne conçois pas que l'on ne comprenne pas une langue étrangère, car on comprend toujours au moins ce qu'on concède à lui céder.

Maria Raluca Hanea

Née en Transylvanie, elle s'installe au début des années 2000 à Paris. Elle publie *Sans chute* en 2016, puis *Retirements* en 2018 aux Editions Unes